

La place de l'espace – du milieu et du rapport au milieu – dans l'institution imaginaire de la société vénézuélienne proposée dans le roman Doña Barbara

Introduction

Statut du Roman + thèse :

DB, roman de Romulo Gallegos, Panthéon littérature vénézuélienne.

Symbole national, comme le drapeau ou Simon Bolivar. Tous les enfants savent la première phrase comme ils peuvent chanter le premier couplet de l'hymne national.

Plus que sur l'espace, je me suis en fait penché sur la **place** et le **rôle** du **milieu** dans ce roman qui compte parmi le courant d'une **littérature régionaliste** latino-américaine, même **naturaliste** (très dans le détail, dans la description), mais qui figure aussi parmi les pionniers du **réalisme magique** (permettant de prendre de grande liberté avec le réel pour servir la thèse du roman).

La grande thèse du roman est celle de Sarmiento opposant **civilisation et barbarie**, avec un peu plus de nuance chez Gallegos, car il n'y a pas de rejet aussi fort de la « barbarie », du « sauvage », mais bien reconnaissance de ces aspects dans ce qui est, et c'est la deuxième thèse de l'ouvrage, **l'affirmation d'une communauté – nationale – vénézuélienne**.

Mon travail porte sur la construction et l'affirmation de cette communauté nationale imaginée dans et à partir d'un espace particulier, celui des llanos et de la vie que les personnages y mènent.

Lieu / espace / milieu :

Les llanos sont cette région où se situe la totalité du récit, ces grandes plaines qui s'étendent du pied des Andes à l'Orénoque. Cet espace presque aussi grand que la France constitue une marge Sud pour le pays, un point de fuite, toujours occupée de façon très lâche.

On est dans une ambiance de vachers, d'hommes à cheval, de bétail, de corrales et hatos (équipement pour l'élevage extensif), dans une ambiance assez dure, violente souvent, terre de caudillos, et dans des paysages très plats d'une savane arborée où quelques rivières serpentent en de nombreux méandres entre quelques bosses du relief.

Historiquement, les llanos ont toujours servi les contre-révolutions, depuis les premières velléités d'indépendance. Mais ces « réactions » sont à lire dans le cadre d'un certain provincialisme, d'une dépendance des llanos aux villes du Nord, aux côtes et aux ports, où se concentrent propriétaires, négociants, exportateurs... Les llanos fonctionnent comme une périphérie du Venezuela urbain et du Venezuela du pouvoir, pays lui-même marge de l'empire colonial.

C'est dans cette marge, dans cette arrière-cours du pays que Gallegos, homme de lettre ET homme politique important, on le verra, ancre une partie de l'imaginaire national vénézuélien.

Récit :

Voilà campés quelques traits caractéristiques des llanos, sur lesquels je reviendrai à travers le roman. Pour rentrer dans le récit, ce sont ces Llanos, où règne une loi et un ordre particuliers, que domine Doña Barbara, une maîtresse femme, propriétaire terrienne. Parallèlement, Santos Luzardo revient de Caracas dans ces llanos, « revient » car suite à une tragédie familiale, il avait été éloigné de cette région de brutalité et de violence par sa mère. SL le héros (luz – lumière, face à DB, la barbare) revient sur ses terres familiales, poussé par une mission d'éducation et de civilisation. C'est là que se joue la première thèse du roman, dans la volonté du héros de maîtriser, d'éduquer, d'ordonner cette région pétrie d'impétuosité et de sauvagerie. Ces traits là sont autant véhiculés par les hommes que par la terre ou le milieu décrit dans l'ouvrage. Ce sont ces types de procédés qui vont servir la deuxième thèse, servir de « liant » à la communauté nationale « naturalisée », et sur lesquels je vais me pencher un peu plus. Les aspects plutôt âpres de cette région des llanos ne sont pas rejetés et jugés complètement barbares et indésirables (comme dans Sarmiento), mais sont reconnus comme constitutifs de l'identité d'une communauté nationale dont les frontières actuelles n'ont pas 250 ans. Tout au long du roman, RG défend la thèse d'un imaginaire national dual, entre le sens de l'histoire « nécessaire », du progrès et de la civilisation d'une part, et le sens de la terre, de l'authentique, du particulier vénézuélien, à travers les traits distinctifs des llanos et des hommes qui l'occupent. Cette ambiguïté cristallise dans la figure du centaure, symbiose homme – animal.

Plan / méthode :

Plutôt dans la deuxième thèse de la constitution d'un imaginaire national, **je me penche sur les différentes façons dont l'espace et plus précisément le milieu caractéristique des llanos est 1- décrit, 2- mobilisé pour le récit et 3- utilisé comme un levier de démonstration pour la thèse.** Ce sont là **3 catégories du statut et du rôle du milieu et de la nature** qui vont structurer mon intervention : espace décrit / espace ressort du récit / espace instituant, levier de la thèse. Je vais tâcher de documenter ces 3 registres, du plus réaliste au plus symbolique et même performatif, en partant du texte, des formes de l'écriture, des référentiels utilisés, et en m'en éloignant jusqu'au contexte de l'écriture, à sa place dans l'histoire politique et à sa réception au Venezuela durant le XXe siècle.

Je vous propose cette grille de lecture, que je ne vais pas remplir dans le temps qu'il me reste, mais vous comprenez le principe de mon argumentation.

I. Espace décrit (Quel espace ce roman nous donne-t-il à connaître ?)

On arrive à distinguer les contours assez précis de cette région des llanos et ses traits caractéristiques.

On a par exemple la description précise du **système d'élevage extensif**, les différentes étapes du marquage des bêtes, de leur capture, des activités qui changent avec les saisons : durant la saison sèche, où l'on peut circuler facilement, et à la fin de laquelle on met le feu à la prairie, juste avant la saison des pluies qui s'abattent sur une savane brûlée et favorisent le regain des pâtures. On voit le paysage changer en période de

hautes eaux, et RG attire notre attention sur les impératifs de cette saison : déplacement, trouver des mamelons pour y mettre les bêtes à l'abri, attendre...

Ce système d'élevage dans les *llanos* prend aussi son sens dans les grandes distances et la longueur des déplacements à cheval ou en barque : plus d'un jour de cheval dans de bonnes conditions pour se rendre à San Fernando, capitale. On apprend aussi que les journaux n'arrivent de Caracas qu'une fois par mois (et bien sûr toujours en décalé). La région est ainsi un peu « hors le temps » que vit le pays urbain, et celui de la civilisation.

Autre point caractéristique de l'espace décrit : le régime de propriété latifundiaire. Les deux personnages principaux DB et SL sont de grands propriétaires terriens dont les conceptions de gestion diffèrent sensiblement. SL veut même introduire la rotation des terres pâturées pour éviter l'écobuage, signe d'archaïsme, dans un système extensif où les limites des terres de chacun sont très mal marquées et posent invariablement problème. Grosse erreur de SL qui, sans mettre le feu régulièrement à ses terres, offre un terrain propice à la propagation incontrôlée de l'incendie que ses lointains voisins continuent de pratiquer. Le feu ne connaît pas les limites légales des parcelles. Ni le feu, ni le juge local, du reste, qui semble aussi étranger au droit, du moins à celui que l'on pratique à Caracas, et qui ferme les yeux sur le déplacement de repères dans la savane rendant les limites des parcelles fluctuantes.

Si j'ai mis l'accent seulement sur la définition de structures agraires caractéristiques des *llanos*, les descriptions, l'usage des qualificatifs et le détail des scènes et des paysages, ou encore des animaux sont très. On a une foule d'adjectifs pour caractériser une nature sauvage et en même temps digne. On lit souvent *inmensidad*, *tierra ancha*, mais aussi *brava*, *bravia*, *bravura* (indomptable, courageux, impétueux). On trouve aussi *melancolia*, *recios* (robuste / rustre) et des sentiments humains prêtés au paysage. On y mène une *vida ruda y fuerte*, pleine de *franqueza y recelo* (méfiance). A travers le vocabulaire, on trouve la nuance introduite dans la thèse duale civilisation / barbarie qui ne doit pas être trop manichéenne pour RG. Ce sont des descriptions fines qui nous mettent sur la piste d'un imaginaire national constitué dans le roman.

Mais L'espace n'est pas que donné à voir, il est aussi fonctionnel pour le récit, il supporte l'histoire, la psychologie ou les rapports entre les personnages.

RG n'a passé qu'une petite semaine dans les *llanos*, à l'occasion de la semaine sainte de 1927, suite à quoi, et en s'appuyant sur des témoignages précis, il a peint ces scènes *llaneras*. On peut donc aussi penser que ces paysages, ces pratiques, ces fresques décrites sont chargées d'attendus de l'auteur.

II. Espace mobilisé pour le récit

C'est souvent une description du paysage qui ouvre les chapitres. La nature agissante est tout le temps présente dans l'écriture. On lit par exemple *la tierra no perdona*. La terre / la région est active, a une capacité d'action. Elle sert aussi de faire-valoir : le milieu est évoqué comme allégorie de la tragédie ou de la tension humaine qui se joue dans le récit. La trame narrative et la nature évoquée avec précision et nuances sont mêlées.

C'est tout l'argument du récit qui se joue à la fois dans l'histoire des personnages et, par exemple, à travers la mise en valeur des terres (feu ou pas feu ?), le rapport au droit et

aux limites (doit-on poser une barrière ou pas!?) ou même les perspectives d'exploitation des ressources (un *llanero* dit un moment : à quoi bon augmenter sa production si c'est pour se faire piquer des bêtes dans les grandes terres ouvertes ?). Il y a une médiation du récit par l'intermédiaire d'une nature protagonique.

En plus de cela, l'allégorie du primitif, du sexuel, du barbare, du sauvage qui caractérise certains personnages et leurs « vices », est sans cesse reprise à travers, ou redoublée par une nature particulière, à un moment donné, qui « augure » souvent de quelque chose. Un des *llanero*, Lorenzo Barquero, victime de la mangeuse d'homme DB succombe inévitablement au vice de l'alcool un jour de pluie et de désolation.

Des croyances de sorcellerie et autres superstition trouvent aussi un écho dans l'observation de la nature et du vivant comme modèle des hommes ou indices du destin. En observant des oiseaux, un des personnages secondaires donne du sens aux rapports entre les personnages principaux. Mais il ne fait pas qu'observer : en leur donnant à boire de l'eau ou du sang, il précise la nature des rapports et des sentiments entre les deux personnages principaux, soulignant ainsi un aspect propitiatoire (*cazuelas propiciatorias*). Ainsi les hommes ne sont pas seulement passifs, « aux prises » avec leur milieu, mais sont plutôt dans une empathie très étroite.

A divers titres, lorsqu'on lit la nature, on lit les hommes. On a une série de comparaisons et de métaphores : certains parlent « comme une violente averse » caractéristique des llanos, et on espère que les colères d'autres personnages ne sont que des *aguaceros de verano* (un orage d'été). Les scènes de dressage de chevaux ou de rodéo, de capture de bêtes, sont l'occasion parfaite de faire se confronter puis se mêler dans une confusion savamment entretenues deux entités du vivant pour RG: hommes et nature (car la nature toute entière agit et vit !). L'ambiguïté ou la tension dramatique du récit a toute sa place dans une nature tantôt « désolée », tantôt « riche et prolifique », « belle et horrible à la fois », promettant « une belle vie comme une mort atroce » (p59).

La région des llanos porte la tension du récit comme elle la réalise. Et au-delà de la seule intrigue, c'est à la thèse de l'auteur que « la nature » telle qu'elle figure dans le roman participe activement.

III. Espace instituant, levier de la thèse sur l'imaginaire national

L'impression qui se dégage du roman, c'est que l'institution de l'imaginaire national vénézuélien est aussi nécessaire / naturelle que la nature décrite dans l'ouvrage. Cet imaginaire national est aussi dual et ambigu. Il se veut porté par un idéal de civilisation et de progrès, tout autant qu'il reconnaît le poids de la terre, les valeurs de force, de violence, de rudesse.

Le milieu décrit dans le détail, mais aussi mobilisé pour le récit, sert à défendre l'idée d'une communauté d'hommes, d'une communauté nationale. Le *llano* c'est un peu la France des villages et des clochers pour le Venezuela, avec un capital affectif et d'identification très forts auquel le politique – sous la démocratie – a largement contribué dans la deuxième moitié du XXe siècle. RG reprend la figure du centaure : cette union si naturelle de l'homme et de l'animal dans ce tréfonds géographique que sont les plaines des *llanos*, et il parle de ces centaures comme d'une entéléchie, comme l'âme vénézuélienne, qu'un temps SL veut détruire car il la conçoit comme un archaïsme, mais

dont il ne peut se défaire, et qui coule inexorablement tout de même dans ses veines (le poussant même à tuer un homme).

Pour les Républicains du XX^e siècle, la figure des *llanos* a été à la fois répulsive et attirante. Répulsive, car ils sont le siège de tous les caudillismes, et le lieu des plus grands abus du dictateur de près de 25 ans Gomez. Pour Mariano Picon Salas, intellectuel de renom engagé, démocrate chrétien, le XIX^e siècle se termine en 1936, à la mort de Gomez : le pays sort de l'ombre, de la barbarie et de l'archaïsme et rentre dans la démocratie et le progrès incarnés par les socio-démocrates au profil libéral du parti AD, et par les démocrates chrétiens du parti COPEI. C'est aussi en 36 qu'Uslar Pietri, un autre homme de lettre engagé dans la vie politique du pays, publie le fameux éditorial où il invite à « semer le pétrole ». Comme Uslar Pietri, RG appartient à AD. L'auteur s'était exilé en 1931 suite aux critiques perçues de son roman DB à l'endroit d'un Etat abusif, notamment à travers la description, dans le roman, des représentants locaux. RG est président quelques mois en 1947 après avoir été ministre de l'éducation, puis déposé par une junte militaire en 1948. Et lorsqu'en 1958 la dictature est définitivement vaincue, c'est à nouveau les cercles d'AD – et les démocrates chrétiens, qui font main basse sur l'appareil d'Etat, et portent aux nues cette idée selon laquelle le pays moderne est né en 1936, tournant sensiblement le dos aux *llanos*. L'historiographie contemporaine était alors portée vers une distinction nette entre civilisation et barbarie, démocratie et dictature.

Et malgré ces idées tranchées, l'ouvrage assez nuancé de DB s'impose comme un incontournable de la culture nationale – et de l'éducation. Car les *llanos* ne sont pas qu'un repoussoir, et c'est toute la thèse de l'imaginaire nationale de RG, qu'il décline de sa trame narrative jusque dans le détail de ses descriptions. Il dit un moment de SL, avant qu'il n'entende l'appel des *llanos* : *Al perder los sentimientos regionales, habia perdido también todo sentimiento de patria* (p30) En perdant la fibre / le sentiment régional, il avait perdu tout sentiment patriotique. Cette région fascine, et attire aussi, car historiquement, ce sont des terres qui ont connu de grandes épopées, de grandes campagnes militaires. Les hommes ont fourni les gros contingents oubliés de soldats durant les guerres d'indépendance, et de travailleurs agricoles exploités après l'abolition de l'esclavage. Il y a comme une dette, et un désir à l'endroit des *llanos*. Le désir prend la forme du tropisme du Sud, de l'El Dorado, un temps évoqué dans le roman, et de l'ambition d'aménagement des bords de l'Orénoque, comme le défend SL en voulant « peupler » et « assainir », arracher la « nonchalance de l'indien qui coule dans nos veines » et renoncer *a priori* au métissage qu'incarne cette région et qui va si bien à l'ambiguïté et au mélange des images et des humeurs. Le dernier avatar de l'aménagement de l'Orénoque, à la suite d'une très longue série de projets est celui de l'aménagement de l'axe structurant Orénoque – Apure par le ministère de l'aménagement du territoire, début des années 2000.

On a là une figure, la nature comme invariant dans le temps, qui unit la communauté nationale imaginée, ici à travers la région des *llanos*.

Conclusion

Ce texte littéraire nous donne un espace à voir et à connaître, de façon assez précise, mais il met aussi en scène une nature agissante. Dans DB, l'environnement est **fondateur** pour **ce qu'il implique** pour le récit ET **pour ce qu'il explique** de la thèse.

Et on retrouve la dualité de la thèse sur la constitution d'un imaginaire national qui reconnaît une part de barbarie à travers la mobilisation de deux catégories de discours environnementalistes que je reprends du texte de Vincent « des mots et des lieux, la dynamique du discours géographique ». Il s'agit d'une part de **l'environnement-modèle**, celui qui explique ou doit expliquer le monde, qui permet de naturaliser l'imaginaire national et de reconnaître une certaine prise directe avec le milieu, parfois barbare. Il s'agit d'autre part de **l'environnement-contrôle**, celui que le SL urbain de Caracas s'emploie à défendre bec et ongle dans un premier temps (la maîtrise, le contrôle), avant d'assouplir sa position. C'est un discours qui consiste à réduire les déterminations de l'environnement grâce à la volonté des hommes et aux progrès de la civilisation. Ces deux discours-type sur les liens entre sociétés et environnement soulignent la dualité de l'imaginaire national décrit par RG, qui n'oppose pas simplement civilisation et barbarie, mais ces deux discours constituent tout de même des formes de déterminisme, de causalité linéaire entre sociétés et environnement qui font écho à une phrase de Simon Bolivar à peu près autant citée que la controverse de Lisbonne entre Voltaire et Rousseau suite au séisme de 1755.

La phrase est prononcée par Bolivar en 1812, sur les ruines du couvent San Jacinto, à la suite du séisme qui frappe Caracas en pleine guerre d'indépendance : Si la naturaleza se opone, lucharemos contra ella, y la haremos que nos obedezca. Si la nature nous fait obstacle, nous la combattons et ferons qu'elle nous obéisse.

Et au-delà des contextes différents, des divergences politiques et de l'inimitié que RG pouvait nourrir à l'endroit de toutes les formes de caudillisme, on trouve une certaine continuité à travers le discours sur la société, sur la nation et sur la nature : je pense à ce recours commun, rassurant et fédérateur, à l'identification de sociétés placées en dehors de, ou face à un environnement mis à distance. On retrouve toute la portée idéologique des discours, depuis SB et depuis RG, en se positionnant pourtant dans deux contextes politiques très différents. Je terminerai sur l'importance dans l'analyse de cette tension entre discours et contexte à l'endroit, pour ma présentation, de la place et du rôle que les sociétés ménagent à l'environnement.